

ÉLIADE OU L'ANECDOTE AU SERVICE DE L'EXTASE

Massimo Rizzante

1. Mircea Éliade...

Il y a presque dix ans, à Boston. Après deux mois passés à Lisbonne, je suis allé chez mon ami Keith Botsford. Sa maison n'était pas loin de celle de Saul Bellow, avec qui il avait traversé un demi-siècle de vie.

Un jour, Keith organisa une rencontre. C'était un après-midi plein de nuages. Scène inoubliable : Bellow, qui à l'époque avait quatre-vingt-six ans, avance très doucement vers notre table avec la commande, trois morceaux brûlants de pizza margherita dans les mains. Sagesse, séduction, anticonformisme, humour : il y avait tout dans ce geste.

On bavardait à bâtons rompus : le cercle de ses amis juifs ; les mariages (une demi-heure plus tard, sa dernière femme, Janis, et leur fille de deux ans, Rose, faisaient leur entrée, accueillies par un large sourire de l'écrivain) ; les revues (*The Noble Savage*, *News from the Republic of Letters*) ; les amis écrivains, presque tous déjà morts (je me rappelle surtout Ralph Ellison et John Berryman) ; ses lectures (la Bible, Shakespeare, Tolstoï) ; l'Europe et ses intellectuels (toujours vus par Bellow avec une certaine méfiance)...

Je venais de lire *Ravelstein* (2000), son dernier roman, que j'avais beaucoup aimé. Je ne savais rien des personnages historiques qui se cachaient derrière les personnages fictifs. Je n'avais pas eu l'impression de lire un roman à clés. C'est à la dernière minute, à Lisbonne, que j'avais trouvé dans un journal espagnol une critique où on m'expliquait

qu'Abe Ravelstein était en réalité Allan Bloom, philosophe et pédagogue américain mort en 1992 du sida, devenu célèbre grâce à son livre prophétique *The Closing of the American Mind* (1988), et que, sous le nom de Radu Griesescu, un professeur roumain ami de Chick (le narrateur et biographe de Ravelstein) et de sa femme Vela, se faufilait la figure du célèbre historien des religions Mircea Éliade, né en 1907 à Bucarest, émigré en France en 1945, aux États-Unis en 1957, mort en 1986.

Le visage souriant de Bellow se crispa légèrement. Le thème n'était pas très intéressant. On glissait. Il préférait parler de son travail. Il venait de publier un recueil de ses contes (*Collected Stories*), avec une introduction de son jeune ami James Wood et une préface de sa femme Janis. Il était heureux. « Comme toujours il faut l'être lorsqu'on écrit », ajouta-t-il.

2. Une fois de retour chez Keith, j'ai repris en main *Ravelstein*. Dans le roman, Abe, qui apparemment connaît bien le passé de Griesescu, essaie de convaincre son ami Chick du danger de cette relation. Griesescu, pendant les années trente, était antisémite et appartenait à la Garde de Fer, mouvement légionnaire d'extrême droite fondé par Nae Ionescu, son maître à l'université. Selon Abe, Griesescu fréquente le juif Chick pour « se refaire une virginité », mieux cacher son passé. Griesescu est un imposteur, ami de C. G. Jung, qui n'a jamais arrêté de s'imaginer en une sorte de « Christ aryen ». Ne te laisse pas éblouir par ses fascinantes leçons sur la mythologie orientale, il « t'utilise comme une couverture », lui dit-il.

Chick, qui, en tant qu'écrivain, fréquente les personnes les plus différentes, aime surtout observer l'énorme quantité de tics du professeur Griesescu – les détails physiques lui donnent des informations sur l'âme. À la fin, il doit convenir avec son ami Abe : « Griesescu était un admirateur du nazisme, et pas dans la forme la plus modérée du fascisme italien. »

3. De la fiction aux documents.

En 2002, Alexandra Laignel-Lavastine publiait en France un épais volume : *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme*, à l'aide d'archives

imposantes, des lettres et des articles encore inédits en français. Ainsi, *Le Journal de Lisbonne*, rédigé au Portugal entre 1941 et la fin de la Seconde Guerre mondiale, à l'époque du régime de Salazar, dont Eliade, attaché culturel de la dictature militaire et antisémite du maréchal Antonescu, allié de l'Allemagne nazie, fait grandement l'éloge. Ces textes ont été écrits entre les années trente et 1945, lorsque Éliade obtient un visa pour la France (il deviendra professeur à la Sorbonne de Paris). L'historienne démontre, de manière irréfutable, ce qu'Abe, le personnage du roman de Bellow, avait affirmé à sa façon : « Cet homme était un partisan d'Hitler... » Ce qu'elle faisait voir c'était aussi le fait, encore plus grave à ses yeux – comme à ceux, par exemple, d'un autre émigré roumain, l'écrivain Norman Manea (ami de Saul Bellow) – qu'Éliade n'avait jamais avoué ses horreurs, n'avait jamais raconté la « vérité » dans ses mémoires. Histoire de peur, de vanité, de stratégie, de carrière. Peut-être. Histoire d'un homme tellement piégé par l'Histoire, par une conception tragique et sacrificielle de l'Histoire, que, depuis ses débuts, il voulait en finir avec celle-ci, procéder rapidement à son dépassement, assister à la fin de l'homme historique, exulter à la naissance d'un homme nouveau, post-historique.

4. Après sa maîtrise sur *La Philosophie italienne de Marsile Ficin à Giordano Bruno*, entre 1929 et 1931, Éliade accomplit un séjour d'études en Inde : le voyage décisif de sa vie. Son expérience des religions de l'Inde de cette période restera à jamais le phare de sa pensée. En Inde, il prépare sa thèse qu'il soutient à Bucarest en 1933, et qu'il publie à Paris en 1936 sous le titre *Yoga, essai sur les origines de la mystique*.

D'ailleurs, à vingt-deux ans, avant de partir pour Calcutta, Eliade était déjà le pape de la Jeune Génération roumaine. Dès novembre 1926, il a commencé, grâce à son maître Nae Ionescu, à collaborer au quotidien *Cuvîntul*. Cioran, qui l'a connu en 1928 à l'université de Bucarest, affirme dans ses *Exercices d'admiration* qu'Éliade, qui conduisait une bataille acharnée contre les vieux intellectuels pour la renaissance nationale de la Roumanie, était « l'idole » de tous les jeunes Roumains de l'époque. Et il ajoute : « Pour nous, être jeunes signifiait automatiquement avoir du génie. » Dans cette jeunesse géniale, Cioran

voit une « volonté de forcer l'Histoire », « une frénésie » qui, paradoxalement, s'incarne dans un jeune savant, pris « dans un vertige d'érudition lyrique », au retour d'un séjour en Inde.

Ethnie, nation, pureté, sacrifice, homme nouveau, état organique, éthique et totalitarisme, virilité, race : Des mots qui reviennent sans cesse dans les écrits les plus engagés d'Éliade des années trente. On y lit une déclaration de guerre à l'Occident, à la Renaissance italienne – dont le seul prestige était d'être le grand laboratoire du néoplatonisme –, à la philosophie rationaliste allemande, aux Lumières, à la France, berceau de la république, de la démocratie, des droits de l'homme et des minorités, accusée d'impérialisme culturel. Éliade attaque aussi la culture pragmatique et libérale anglaise. Et, bien sûr, le bolchévisme soviétique. On y trouve tout l'outillage de l'idéologie fasciste et nazie. Sauf que, dans ce cas précis, c'est un jeune homme érudit qui emploie cet arsenal verbal en toute liberté. Sauf que, pour ce jeune homme, la liberté, comme lui-même l'affirme en 1932, « n'est pas un problème politique, mais un problème métaphysique ».

5. En proie à ce « vertige d'érudition lyrique », comme l'écrit Cioran, et qui ne le quittera jamais, Éliade publie, entre 1931 et 1939, à savoir au moment le plus fiévreux de son engagement dans la Garde de Fer (en 1938, il sera interné quatre mois dans un camp, alors que le chef du mouvement, Codreanu, vient d'être tué), quantité d'articles et d'essais littéraires qu'il recueillera en 1943 dans *Insula lui Euthanasius* (*L'île d'Euthanasius*).

Dans ce recueil on trouve de tout : Samuel Butler, Aldous Huxley, Italo Svevo, l'histoire de la médecine en Roumanie, les légendes de Parsifal, l'Inde bien sûr, Unamuno, D'Annunzio, Gobineau, des articles sur le folklore roumain, un texte sur un savant russe de littérature chinoise... On trouve surtout son *romantisme cosmique*, alimenté par la pensée indienne, pensée qui, comme l'affirme Cioran, « a toujours tourné le dos à l'Histoire, à la chronologie, au devenir en tant que tel ». Toutefois le romantisme cosmique d'Éliade se nourrit soit des *Upanisad*, soit des romans de Svevo et de Julien Green, soit de la recherche du Nirvana, soit des procédés littéraires et formels du roman. C'est encore

Cioran qui nous éclaire sur cet aspect lorsqu'il écrit que la caractéristique la plus paradoxale de son ami était sa dualité profonde : le fait d'être également attiré par « l'essence et l'accident ». Par nature, Éliade pouvait vivre de manière simultanée à différents niveaux spirituels : étudier en même temps « l'extase » et poursuivre « l'anecdote ».

6. « L'extase » aurait gagné sur « l'anecdote ». Ou bien : le savant aurait obscurci le romancier. Au moins aux yeux du public européen et mondial. Au moins à partir de 1949, année de la publication à Paris de son *Traité d'histoire des religions*.

Toutefois le romancier Éliade naît en même temps que le savant. Et l'histoire du savant sera à jamais synchronique avec celle du romancier. Dès le début.

Il n'avait pas quatorze ans lorsqu'il a écrit ses premiers articles sur l'entomologie et son premier conte : *Comment j'ai découvert la pierre philosophale*. Entre quinze et seize ans il écrit deux romans, *Memoriile unui soldat de plumb* et *Romanul adolescentului miop* (publié après sa mort en 1988). En 1928, avant son départ pour l'Inde, il écrit un nouveau roman, *Gaudeamus*. Même quand il se trouve chez son maître indien Dasgupta, pendant l'année 1929 où il étudie le sanscrit, il trouve le temps d'achever *Isabel si Apele Diavolului*, roman qui sera publié à Bucarest en 1930. En 1933, année de sa thèse de doctorat, il publie *Maitreyi*, roman encore, qui est probablement son plus grand succès. En 1934, il vient d'entrer à l'université de Bucarest en tant qu'assistant d'Ionescu lorsqu'il publie deux romans, *Intoarcerea din Rai* et *Lumina ce se stinge*. En 1935, paraît *Huliganii*, roman en deux volumes où la Jeune Génération (qui préfigure celle du Mouvement Légionnaire), formée par des *hooligans* intellectuels, rebelles frustrés et au chômage, trouve ses prophètes, les personnages Eleazar et Tomescu : la rédemption spirituelle du peuple doit forcément en passer par la violence et le sacrifice de quelques élus afin d'inoculer dans la conscience collective la Grande Extase, la Mort.

Dans tous ces romans, pour moi c'était clair : l'anecdote, l'aventure, à savoir le champ existentiel des personnages, chez Eliade, était *au ser-*

vice de l'extase. En d'autres termes : le roman était au service du mythe...

7. Quelques années après ma rencontre avec Keith Botsford et Saul Bellow à Boston, j'ai compris ce qu'à l'époque j'avais formulé d'une manière un peu intuitive à propos du romancier Éliade, grâce à la lecture d'un de ses romans : *Tinerete fara tinerete (Le Temps d'un centenaire)*, achevé en 1976.

Pendant la nuit de Pâques de 1938, Dominic Matei, un vieux professeur de province de soixante-dix ans, vient d'arriver dans la gare de Bucarest – il a décidé de se suicider – lorsqu'il est frappé par la foudre. Il ne meurt pas. Et même, en raison du choc électrique, il a rajeuni. Son activité onirique, sa mémoire se montrent de plus en plus extraordinaires. Il peut apprendre n'importe quoi. Il suffit qu'il feuillette un livre pour qu'il en sache par cœur tout le contenu. Il s'agit d'un cas clinique vont s'intéresser les services secrets roumains aussi bien que la Gestapo. Il doit disparaître. Pendant la guerre, il vit sous une nouvelle identité. Sa capacité à apprendre lui suggère qu'il est un « mutant », qu'il incarne la condition d'une nouvelle humanité capable, à l'avenir, de tout apprendre et de tout se rappeler. « J'anticipe l'existence de l'homme post-historique », dit-il. Il garde dans une banque tous les cahiers qui, jour après jour, témoignent de sa vie post-humaine. C'est la fin du chapitre 3. On est à la moitié du roman.

Question : pourquoi Dominic Matei veut-il se suicider ?

Au premier chapitre, sur son lit d'hôpital, Dominic, qui n'arrive pas à parler, entend les voix du médecin et des infirmières qui se mêlent à d'autres voix venues de son passé. Il a tout raté. Son ambition de tout savoir – le chinois, les mathématiques, la musique – l'a empêché d'achever l'œuvre de sa vie. Il a perdu sa femme et ses élèves. Il n'a même plus envie d'aller au bistrot, au Select, rencontrer ses amis.

Mais, au lieu de se suicider, il trouve la régénération ; au lieu de la mort, il expérimente l'extase de la mort, grâce à laquelle, lui, Dominic Matei, a dépassé sa vie individuelle. Dès le premier chapitre fait aussi son apparition un « double » du protagoniste qui lui parle pendant le sommeil et qui vient « des couches les plus profondes de son



inconscient ». Son aspiration à tout connaître a trouvé une voie extra-individuelle et extra-historique pour récupérer un savoir et une mémoire qui remontent aux débuts de l'humanité.

Dominic est l'emblème de tous les personnages d'Éliade : il n'accepte pas que sa vie, comme celle de chacun, ne soit qu'un pauvre ensemble d'anecdotes. Ou mieux : pour lui, chaque anecdote de notre vie, et même chaque détail, se révèle un symbole capable de lui donner simultanément plusieurs sens qui ne s'éclairciront que lorsque l'homme sera réintégré dans le Cosmos, lorsqu'il aura trouvé la manière de remonter jusqu'au moment qui précède la séparation.

Dans son essai *L'île d'Euthanasius*, Eliade affirmait que « le Romantisme dans sa totalité représente la nostalgie des "débuts" ». C'est cette nostalgie cosmique qui empêche son personnage de s'enraciner dans le temps du roman, à savoir le *présent anecdotique*, qui le pousse à forcer l'Histoire tout en lui tournant le dos, qui lui impose de faire de sa vie une dramatisation symbolique, qui le plonge dans le passé le plus originaire pour anticiper une humanité libérée de la science et de la technique.

8. Dominic est aussi un élu et, en tant que tel, un initié et un être sacrificiel, un être tragique. Sa grande annonce de l'homme post-historique l'oblige à subir une vie de persécuté.

Même l'amour, à cause de sa « jeunesse sans jeunesse » (c'est le titre littéral du roman), ne lui sera pas accordé.

On est en Suisse, pendant l'été 1955. Il pleut. Dans le ciel, il y a une explosion de tonnerre et d'éclairs. Dominic aide la police à trouver deux femmes en fuite. Veronica, la plus jeune, une fois sortie de la grotte où elle s'était réfugiée, affirme s'appeler Rupini. Elle parle un dialecte indien. La foudre eschatologique a encore frappé ! Dominic, qui est déjà descendu dans les profondeurs du passé, est le seul qui arrive à la comprendre. Elle est, comme lui, un cas clinique ; une autre extase ; dans ce cas précis, la meilleure démonstration de la doctrine de la transmigration de l'âme : « Veronica Bühler – affirme Dominic – avait été Rupini. »

Les deux élus décident de s'éloigner du monde. Ils s'installent dans une villa à La Valette. Dominic s'aperçoit alors que Veronica, pendant son sommeil, parle des langues que personne n'a jamais entendues : l'égyptien, l'ougaritique, le sumérien : « Nous nous enfonçons de plus en plus loin dans le passé. Des documents pour l'Arche... ». Jusqu'à une nuit où la régression de Veronica dans le passé lui fait émettre des « cris gutturaux, préhumains ». Ces nuits, toutefois, la font vieillir rapidement. Ou est-ce son voisinage à côté de la jeunesse éternelle de Dominic qui en est la cause ? En tout cas, l'amour est le prix à payer de l'élection qui annonce la rédemption de l'humanité.

9. Il y a pourtant un épilogue ambigu, amer, ironique. Comme si l'aile de l'esprit romanesque avait effleuré la tête du professeur Mircea Eliade, donnant un souffle contre-emphatique à son personnage.

Dominic traverse l'Europe. À Dublin, où il collabore à un livre sur la vie de James Joyce, il apprend que son histoire est devenue l'objet de plusieurs articles et même d'un roman. En 1964, pendant un colloque sur Jung, il rencontre un jeune homme qui incarne tout l'optimisme désespéré d'une Europe en proie au danger nucléaire : « Les guerres atomiques, je le sais – affirme-t-il –, anéantiront peuples et civilisations... Mais c'est le prix qu'il nous faut payer pour liquider radicalement le passé et forcer la mutation, c'est-à-dire l'apparition d'une espèce infiniment supérieure à l'homme d'aujourd'hui. » Autrement, termine-t-il, il faudrait admettre « l'idée des cycles cosmiques et historiques, le mythe de l'éternelle répétition ». Dominic se rend compte que son élection spirituelle, son sacrifice, sa vie de persécuté, sa vie-symbole d'une humanité post-historique, en somme, sa mission pour le compte du Cosmos, n'a eu aucune valeur. La « mutation » suit d'autres voies.

En 1968, pour fêter sa centième année, Dominic décide de revenir dans son village en Roumanie. Il va au Select, le bistrot où il rencontrait ses amis. À peine entré, il se retrouve soudain en 1938. Ses anciens amis l'embrassent et veulent boire à sa santé. Est-il en train de rêver ? Ou le rêve commencera-t-il une fois la fête terminée ? « Vous ne rêvez pas, monsieur Dominic... Vous êtes ici, avec nous, avec vos amis, au café », dit doucement son compère Nicodim. Et il ajoute : « C'est bien ce que

nous pensions... Quand il sortira de son amnésie... c'est au Select qu'il s'arrêtera d'abord. » Dominic éclate de rire.

Peu après il sort du bistrot. Son cadavre sera retrouvé dans la neige. Dans sa poche, on découvre un passeport suisse « au nom de Martin Audricourt, né au Honduras le 18 novembre 1939 ».

Post-scriptum.

Je me souviens encore une fois de mon séjour à Boston.

Lorsque j'ai repris, après ma rencontre avec Bellow, son dernier roman *Ravelstein*, en cherchant les pages consacrées au professeur Griescu (*alias* Mircea Éliade), je suis tombé sur un passage qui est une sorte de poétique de Chick, l'ami de Ravelstein. Lorsque ce dernier lui demande : « Comment penses-tu que sera la mort ? », Chick lui répond : « Les images cesseront. J'entends par là que dans la surface des choses on voyait l'âme des choses. »

Pour le romancier Chick, à la différence du romancier Mircea Eliade, l'aspect physique du professeur Griescu, ses tics, sa manière de nettoyer sa pipe sont très importants. Ces images nous donnent des informations précieuses sur son être spécifique. C'est ce regard phénoménologique enraciné dans le présent anecdotique qui permet à Chick d'explorer l'âme du professeur Griescu, avant même de connaître son passé d'admirateur du nazisme.

Au contraire, que savons-nous de Dominic ? La connaissance que nous avons de lui ne passe pas par « la surface des choses ». Et donc, ce que nous voyons n'est pas l'image de son âme mais le symbole de la condition humaine selon le professeur Éliade (*alias* Griescu).

M. R.